

LA NUIT DES IDÉES

2021

PROCHES

JE est ailleurs, le centre est ici



Couverture : La Nuit des idées (2021), Galerie R³
Photo : Marion Vallerand



JE EST AILLEURS, LE CENTRE EST ICI

Un événement en ligne organisé par le Groupe URAV et la Galerie R³ avec le soutien du Consulat général de France à Québec et de la Maison de la littérature (Institut canadien de Québec)



PARIS



TROIS-RIVIÈRES

SOMMAIRE

5	AVANT-PROPOS LE CONSULAT GÉNÉRAL DE FRANCE À QUÉBEC <i>La Nuit des idées 2021 au Québec</i> <i>La Nuit des idées à travers le monde</i>	39	OEUVRES PERFORMATIVES COLETTE COLOMB ET BERNARD POURRIÈRE <i>Dialogues sonores</i>
9	LORRAINE BEAULIEU ET PHILIPPE BOISSONNET <i>PROCHES. JE est ailleurs, le centre est ici</i>	43	SLOBODAN RADOSAVLJEVIĆ <i>Tympaniser l'espace</i>
13	INTRODUCTION KARINE BOUCHARD <i>De la proxémie : conversations autour de la culture numérique</i>	47	CHRISTINE PALMIERI <i>Fusion / Débordement / Précognition</i>
19	CONFÉRENCES NICOLAS BOURRIAUD <i>Quel mode relationnel de l'art actuel à l'anthropocène ?</i>	51	LANCEMENT (LIVRE) LOUISE BOICLAIR <i>Art écosphérique : de l'anthropocène... au symbiocène</i>
25	DERRICK DE KERCKHOVE <i>Le message de la transformation numérique</i>	54	À PROPOS DU GROUPE URAV ET DE LA GALERIE R ³ DE L'UQTR
31	HERVÉ FISCHER <i>La condition planétaire</i>		

**AVANT
PROPOS**

Le Consulat général de France à Québec

La Nuit des idées 2021 au Québec

Pour sa quatrième édition au Québec, *La Nuit des idées* a présenté ses activités le 28 janvier 2021 sur le thème **Proches**, à l'initiative du Consulat général de France à Québec. Cet événement, qui encourage partout dans le monde l'échange et la réflexion collective mondiale (plus de 90 pays participants en 2020), fut, en raison de la pandémie liée à la COVID-19, entièrement virtuel cette année. Il nous fait tout de même voyager à travers toute la province, de Chicoutimi à Sherbrooke, en passant par Québec, Lévis, Trois-Rivières et Montréal. *La Nuit des idées* rassemble de nombreuses personnalités françaises et québécoises et propose une programmation riche et diverse : les réflexions et les débats des intervenants ainsi que des performances artistiques, une improvisation entre bédéistes des deux côtés de l'Atlantique ou encore un concert en direct sur les écrans.

Un événement 100% virtuel

Toutes les activités de *La Nuit des idées* se sont retrouvées le 28 janvier 2021 sur la page Facebook du Consulat général de France à Québec¹ ainsi que sur l'événement Facebook Live *La Nuit des idées au Québec – 2021*. Elles sont actuellement disponibles sur la page YouTube du Groupe URAV à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=cu_b0IHb3Ag.

1. Texte rédigé à partir du communiqué de presse officiel du Consulat général de France à Québec, le 17 janvier 2021.

PARIS

Délégation générale du Québec à Paris

TROIS-RIVIÈRES

Groupe URAV et Galerie R³ de l'UQTR

MONTRÉAL

Galerie de l'UQAM

QUÉBEC

Maison de la littérature

LÉVIS

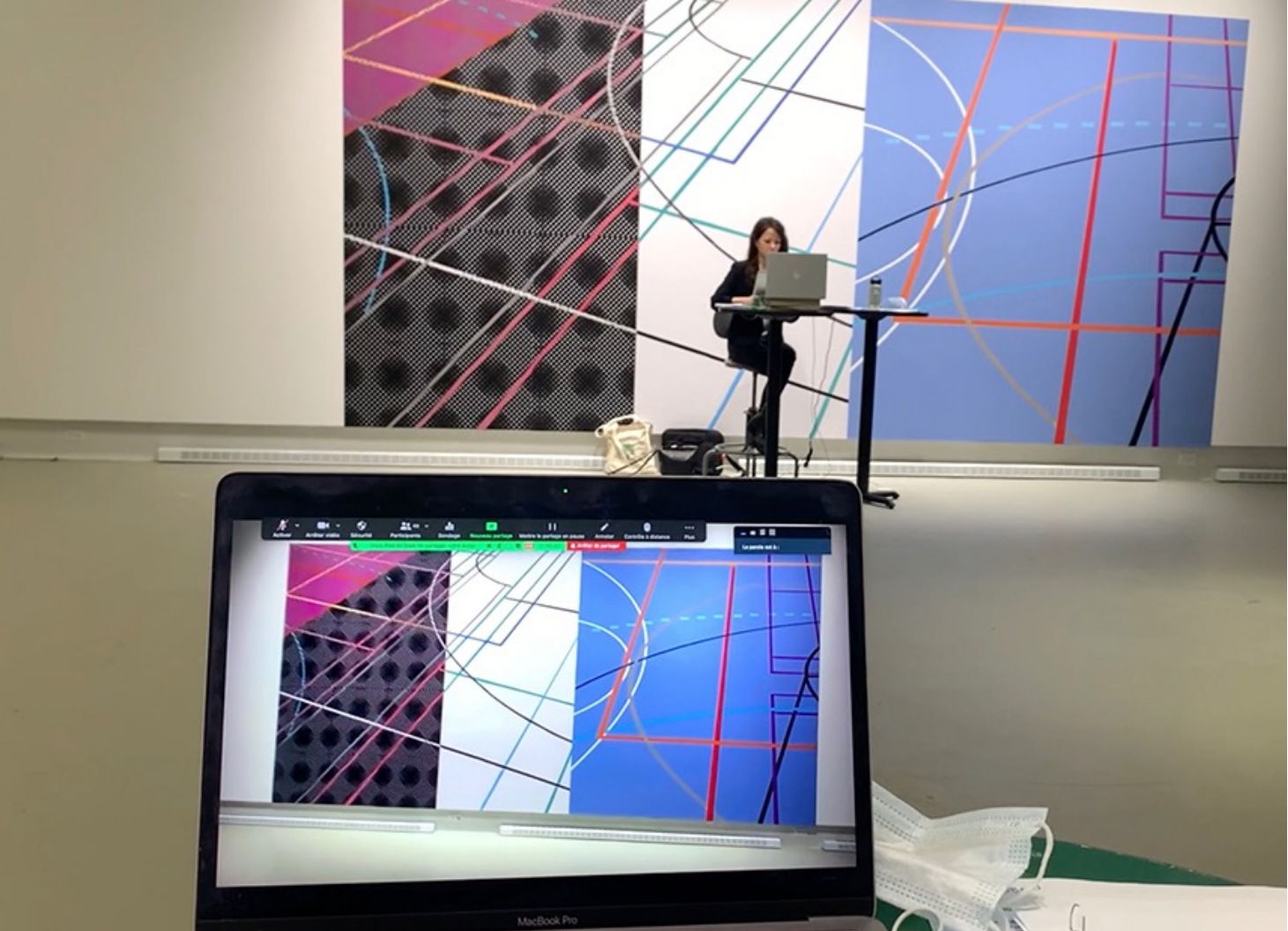
Maison natale de Louis Fréchette

CHICOUTIMI

Le Lobe et Centre d'expérimentation musicale

SHERBROOKE

Sporobole, Théâtre des petites lanternes et Université de Sherbrooke



Karine Bouchard durant La Nuit des idées 2021, Galerie P3 (Photo : P. Boissonnet)

La Nuit des idées à travers le monde

Initiée par l'Institut français, *La Nuit des idées* a lieu une fois par an, à la même date sur les cinq continents, ralliant ainsi des milliers de personnes pour une nuit de débats internationale, interdisciplinaire et intergénérationnelle autour d'une thématique commune. L'an dernier, *La Nuit des idées* a réuni en France et dans 90 pays de nombreux lieux de culture et de savoir pour une soirée autour du thème « Être vivant » : universités et grandes écoles, musées et centres d'art, établissements culturels, médias, bibliothèques, associations, ouvraient leurs portes au public convié à rencontrer plus d'un millier d'intervenants de tous horizons. Des îles Fidji à Vancouver, d'Helsinki à Johannesburg, plus de 200 000 personnes se sont retrouvées pour fêter la pensée.

L'équipe du Consulat général de France

La Nuit des idées : lanuitdesidees.com/[Twitter](#)/[Facebook](#) #LaNuitdesidees

PROCHES.
JE est ici, le centre est ailleurs



Lorraine Beaulieu et Philippe Boissonnet durant
La Nuit des idées 2021, Galerie R³ (Photo : S. Boulay)

Lorraine Beaulieu et Philippe Boissonnet
Commissaires (Québec)

Quelle importance donner à nos actions faites ici et maintenant, alors que presque tout passe par le filtre de la diffusion sur internet? Comment être connectés à tous et partout, dans un «être-ensemble» d'une grande porosité avec l'autre, et paradoxalement, affirmer notre présence singulière ici et maintenant? Ces temps de pandémie et de distanciation physique généralisée nous obligent à repenser l'équilibre qu'il est plus que jamais important de préserver entre les tendances au décentrement, à l'expansion sans frontières et les besoins de recentrement et d'ancrage à un territoire localisé.

Dans notre mode de relations sociales aux écrans et aux micros interposés, alors que le *JE est toujours ailleurs*, il est d'autant plus important de ne pas oublier que le *centre est ici*, là où le corps physique se trouve. L'extension de notre être-là pose alors question. Voilà, pour l'édition 2021 de *La Nuit des idées*, de quoi faire naître d'intéressantes réflexions permettant de questionner les impacts conceptuels et sensoriels de cette dichotomie spatiale et existentielle sur notre relation au monde, sur notre rapport à l'autre et, plus particulièrement, à travers les pratiques actuelles de l'art.

La Nuit des idées à Trois-Rivières

Notre approche pour *La Nuit des idées 2021* s'intéresse plus particulièrement aux tensions et aux particularités de nos rapports individuels et collectifs à l'espace et au temps. L'importance de nos actions qui passent par la Toile en cette époque de connectivité globale et, inversement, la recherche de singularité et de localité nous a inspiré le thème. Le titre de notre évènement indique notre volonté de réfléchir à cette dichotomie très significative en ces temps de confinement : localiser les enjeux et l'obligation de ne plus se déplacer et, en même temps, être partout.

Décentraliser ou regrouper, concentrer ou diversifier, se rapprocher ou se distancier, être ici et ailleurs, toutes des volontés de mettre à jour nos possibilités d'ubiquité. Bien des questionnements qui sont au cœur de notre culture contemporaine des médias, et par lesquelles l'art nous mène vers des perspectives différentes et parfois inattendues. Car aujourd'hui, alors que le centre peut être n'importe où grâce à notre grande connectivité numérique, le risque d'évaporation de notre « point d'être » est immense.

Lorraine Beaulieu et Philippe Boissonnet durant *La Nuit des idées 2021*, Galerie R³ (Photo : S. Boulay)



INTRODUCTION

Karine Bouchard
Modératrice (Québec)

DE LA PROXÉMIE : CONVERSATIONS AUTOUR DE LA CULTURE NUMÉRIQUE

Alors que *La Nuit des idées 2021* à Trois-Rivières s'est déroulée sous le thème *JE est ailleurs, le centre est ici*, l'intitulé renvoie d'emblée aux ramifications de la thématique générale de l'événement, *Proches*, qui interroge nos rapports individuels et collectifs à l'espace, la place du numérique dans nos relations sociales et les constructions de nouvelles solidarités et socialités, entre autres. À partir d'une réflexion sur l'accessibilité de l'information et des communications actuelles grâce à la culture numérique, l'événement trifluvien a permis de créer des conversations concernant la puissance de ces « langages » qui positionnent la notion de proxémie au cœur des débats. Par ce thème, il s'agit d'étudier la simultanéité des mécanismes de rapprochement et de l'éloignement que permet notre usage de l'internet et du Web. Paradoxalement, *La Nuit des idées* s'est entièrement déroulée de manière virtuelle étant donné les restrictions liées à la pandémie de la COVID-19. Elle a été l'occasion de dévoiler notre sensibilité plus accrue quant à notre perception de la distance, à nos habitudes régies par les interfaces entre les relations sociales ainsi qu'à notre rapport à l'autre. L'événement a été l'occasion d'évaluer les impacts conceptuels et sensoriels de cette division existentielle et spatiale, entre nos actions effectuées grâce à la connectivité numérique et notre corps physique situé. Cette idée d'être partout en ayant l'obligation de ne plus se déplacer a été principalement abordée à travers des réflexions théoriques et des pratiques artistiques actuelles.

Pour discuter de ces enjeux, les commissaires Lorraine Beaulieu et Philippe Boissonnet ont invité trois philosophes, sociologues et critiques d'art reconnus internationalement, qui ont interrogé les grands enjeux de notre époque : Hervé Fisher, Derrick de Kerckhove et Nicolas Bourriaud. Les essais contenus dans cet ouvrage sont inspirés de leur conférence

présentée à *La Nuit des idées 2021*. Ils approfondissent le thème selon les enjeux sociopolitiques et environnementaux actuels et selon les conséquences de la culture numérique sur nos agirs. Les auteurs font converger ces questions vers des notions d'éthique qui place au centre des pistes de réflexion une conscience et un respect de la nature, de l'environnement, des plantes et des animaux. Il est possible de dégager une ligne directrice de ces essais : l'omniprésence actuelle de la culture numérique au sein de nos expériences interfère dans la construction du soi personnel et collectif. Cette condition mène à la fois à une exacerbation et à un épuisement. Un constat est toutefois commun : l'individu doit impérativement revisiter le rapport qu'il entretient avec les différentes technologies de l'information et les technologies médiatiques à l'intérieur de l'écosystème du vivant.

À cet effet, Hervé Fischer revisite ces questions à partir du concept de mythanalyse, qui appelle le développement d'une éthique personnelle et planétaire, voire une conscience planétaire. Le respect de la nature en serait la prémisse. Nous assistons ainsi à un « moment anthropologique historique » par l'émergence de cette conscience, ce qui rend encore plus désuète la condition postmoderne. La multiplication des hyperliens numériques définit cette conscience planétaire par le fait que nous sommes connectés en temps réel, mondialement, ce qui mène, selon l'auteur, à une exacerbation de l'humanisme, plutôt qu'une dissolution de celui-ci. L'auteur suggère que la technologie soit pensée pour être au service de l'humanisme.

Derrick de Kerckhove invite à renouveler notre rapport au monde, désincarné par la technologie, le virtuel et l'immersion par l'écran. Il interroge la manière dont la transformation numérique est amenée à gouverner ce qu'il appelle notre héritage alphabétique. Cette transformation fait migrer le moi vers son « jumeau numérique », selon le concept de l'auteur où le « je est un autre ». En effet, notre apprentissage à réfléchir et à imaginer en dehors de nous-mêmes, grâce à l'écran, lequel est porté à son paroxysme par les réseaux sociaux, nous remet à notre place dans notre corps, alors que nos images se distribuent mondialement en temps réel. L'auteur traite de l'intensification de ce « jumeau numérique personnel » par l'accumulation des informations et des communications numériques. Il suggère que ce jumeau, qui se situerait entre la personne sensible

et l'internet, pourrait devenir la solution : les ressources du Web et de l'internet seraient ainsi exploitées aux propres fins de l'individu plutôt qu'à celles des différentes plateformes.

Nicolas Bourriaud condamne le fait que l'humain soit au centre de sa propre économie, par les traces laissées sur internet : de cette manière, l'autre est d'emblée interconnecté à soi. Ce serait la raison pour laquelle les artistes se tournent vers une nouvelle extériorité, vers de nouvelles agentivités, soit l'animal, le végétal, le minéral ou encore, l'invisible. L'auteur revisite ainsi la notion de relationnel, dans une visée d'inclusion, selon ce qu'il nomme « l'espace anthropocène » : il propose d'en décrire les caractéristiques à partir d'œuvres contemporaines et d'analyser cette mutation qui dessine les contours d'un nouveau mode relationnel des artistes à leur environnement.

En somme, comment être connectés à tous et partout, dans un « être-ensemble » et, paradoxalement, affirmer sa présence singulière ici et maintenant ? Pour Derrick de Kerckhove, l'écran nous sort de nous-mêmes, alors que pour Hervé Fischer, il s'agit plutôt du contenu diffusé par les hyperliens de cet écran qui crée cet effet. Nicolas Bourriaud, quant à lui, suggère que la mutation nous extrait de nos modes d'interaction habituels. Chacun rappelle que nous sommes dans un moment majeur de notre histoire que la pandémie a accentuée. S'ils proposent des conditions de réussite, ils nous mettent également en garde contre les possibles échecs de ce nouveau rapport à la culture numérique.

En écho à ces réflexions, l'autrice Louise Boisclair intègre la conversation à partir de ses trois ouvrages dont le dernier, *Art écosphérique : de l'anthropocène... au symbiocène*, a été lancé spécifiquement dans le cadre de *La Nuit des idées 2021*. Les références à l'écosphère sont employées au service d'une analyse d'œuvres d'artistes qui ont marqué l'imaginaire à l'international.

La Nuit des idées 2021 a été l'occasion d'appliquer de manière empirique les théories des auteurs mentionnés précédemment et d'approcher, par l'expérience, le thème. L'événement a accueilli trois performances d'artistes diffusées en différé par vidéo. Bernard Pourrière, en collaboration avec Colette Colomb, a présenté *Dialogues sonores* (2020), une vidéo dans laquelle les paramètres informatiques sont détournés au profit d'une réflexion sur la distance¹. La performance sonore de Slobodan Radosavljević, *Tympaniser l'espace* (2021), traduit les mouvements du corps en bruits. Le dispositif installatif permet de spatialiser les occurrences sonores grâce à un positionnement particulier de haut-parleurs dans le lieu de présentation, la Galerie R³. L'artiste évoque différents enjeux de la communication où la masse se trouve à l'origine de ce bruit. Enfin, la performance-vidéo *Fusion/Débordement/Précognition*, de Christine Palmiéri, illustre la pensée individuelle, ses déformations et ses altérations de manière à revisiter le « je ». Les œuvres présentées sont empreintes d'occurrences sonores. Elles mettent de l'avant une expérience de notre rapport au monde par l'écoute collective.

En somme, les textes qui suivent présentent la confrontation et le dialogue entre les idées de chaque auteur et artiste. Comme des témoignages de l'événement, les essais rappellent surtout que *La Nuit des idées 2021* a créé un moment d'échange de ces concepts avec le public. L'événement a pu le sensibiliser aux enjeux actuels liés à la proxémie et offrir un accès privilégié à ces penseurs et artistes réunis sur une même plateforme. Par le fait que l'événement s'est tenu en ligne, ce moment de dialogue a eu lieu avec toute la communauté internationale, sans limites de frontières physiques ou géographiques, grâce au soutien logistique du Consulat général de France et à la rediffusion de l'événement sur les différentes pages Facebook, en « live », des autres partenaires québécois de cette édition 2021.

1. L'œuvre dialoguait avec l'exposition *Écho du son*, de Bernard Pourrière, présentée au même moment à la Galerie R³ de l'Université du Québec à Trois-Rivières qui a été rendue accessible en ligne grâce à la vidéo réalisée par Stéphanie Boulay.

Karine Bouchard et Stéphanie Boulay durant *La Nuit des idées 2021*, Galerie R³ (Photo : P. Boissonnet)

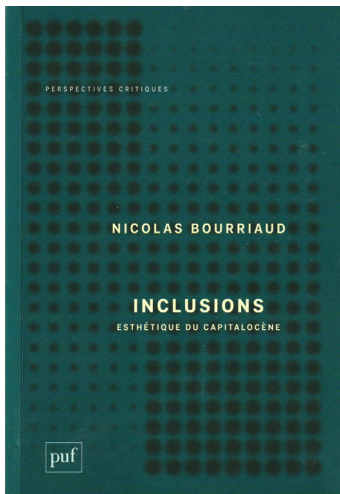


QUEL MODE RELATIONNEL DE L'ART ACTUEL À L'ANTHROPOCÈNE ?

Les caractéristiques de l'espace de l'anthropocène tel qu'il se donne à voir dans les œuvres contemporaines dessinent les contours d'un nouveau mode relationnel des artistes à leur environnement. Il y a la recherche de toute une génération d'artistes qui commence dans les années 1990 au sujet d'une extériorité. Et cette extériorité, ils la trouvent dans la personne humaine. Aujourd'hui, étant donné que l'être humain est devenu la matière première de sa propre économie, à travers les signes que nous laissons sur internet qui sont exploités à des fins commerciales par exemple, il n'est plus possible de considérer l'autre humain comme une extériorité. Nous voyons aujourd'hui les artistes se tourner vers d'autres types de dehors qui sont l'animal, le végétal, le minéral, l'invisible. C'est ce qui semble être le plus remarquable et le plus caractéristique de l'art de ces quinze dernières années¹.

1. Texte inspiré de la conférence de l'auteur à *La Nuit des idées 2021*.

Nicolas Bourriaud
Invité (France)



Nicolas Bourriaud, *Inclusions: Esthétique du capitalocène* (2021)

Né en France, Nicolas Bourriaud commence une carrière de critique d'art au milieu des années 1980 avec des contributions régulières pour les magazines *New Art International*, *Artstudio*, *Opus International*, *Flash Art International*, *Art Press*, etc. À la fin des années 1990, il publie une série d'ouvrages théoriques dont *Formes de vie*, *Une généalogie de la modernité*, *Esthétique relationnelle*, *Postproduction*. En 1996, il est le commissaire de l'exposition *Trafic* au CAPC Bordeaux qui révèle une nouvelle génération d'artistes autour de la notion d'esthétique relationnelle, parmi lesquels Rirkrit Tiravanija, Philippe Parreno, Gabriel Orozco, Dominique Gonzalez-Foerster, Liam Gillick, Pierre Huyghe, Maurizio Cattelan et Vanessa Beecroft. De 2000 à 2006, il codirige avec Jérôme Sans le nouveau Palais de Tokyo à Paris. En 2015, il est nommé chef de projet du futur centre d'art contemporain de Montpellier Métropole et directeur de La Panacée. Il devient en 2017 le directeur général de Montpellier Contemporain (MoCo), l'établissement public qui rassemble ces deux lieux, et de l'École Supérieure des Beaux-arts de Montpellier (MO.CO. ESBA).

Extrait du dernier livre de l'auteur, *Inclusions. Esthétique du capitalocène* (Presses universitaires de France, 2021, p. 142-144) :

[...] tout comme la forêt amazonienne, l'art constitue un *milieu* qui abrite de multiples écosystèmes, une mémoire géante des affects et des idées. Extrapolons un peu : on pourrait définir l'art comme notre principal parasite. Qui sait si l'espèce humaine n'a pas développé avec le temps cette disposition envers le *Beau*, cet intérêt pour la production et la réception des formes visuelles, afin de lui permettre de conserver et d'étudier une classe d'objets qui témoignerait de son évolution, tout en formant parmi les sociétés un espace où celles-ci peuvent se recomposer ? Qui sait si l'art ne se perpétue pas parmi les humains comme une salutaire bactérie, dont les véritables fonctions ne seraient pas celles qu'on lui attribue spontanément ? La spéculation est une science-fiction.

En tout cas, la catastrophe écologique comme la crise pandémique incitent aujourd'hui les artistes à méditer sur leur rôle et leurs principes de travail, qui induiront forcément de nouveaux modèles de société. Est-ce la fin des productions spectaculaires qui ont marqué ces vingt dernières années ? Assistons-nous à une prise de conscience du potentiel de l'art comme outil de développement durable ? À la sortie, enfin, de l'activité artistique hors de cette zone grise, dans les marges de l'économie réelle, où le capitalisme global l'a cantonné ? En pointant le déséquilibre existant entre les pratiques de subsistance et les emplois surrémunérés, la vie quotidienne et la valeur travail, l'échange et le commerce, les artistes esquissent des contre-modèles : ils ouvrent la voie pour une nouvelle hiérarchie de l'utile, qui contient en filigranes la coopération des humains

et des non-humains.

Comme le papillon de Roger Caillois, mais un papillon qui projetterait ses motifs sur tous les supports qui s'offrent à elle ou lui, l'artiste crée une longueur d'onde spécifique – on le reconnaît à cela, plus qu'à une manière de faire. Cette émission sera plus ou moins intense, et la puissance de ses relais d'efficacité variable, mais elle formera toujours un modèle énergétique, inhérent à toute production de signes.

Deux projets esthétiques sont venus scander ce livre : «intensifier la présence de ce qui est» (Pierre Huyghe) et «entrer en empathie avec les choses» (Mark Leckey). Ces formules prennent un tour ironique à l'ère du Covid-19, alors que l'on a vu se déployer de multiples protocoles de *réduction de la présence* dans l'espace humain. Le renforcement du télétravail, de la téléproduction et de la vente en ligne, l'évènement d'une assignation à résidence planétaire, la généralisation des réunions à distance, forment les contours d'une civilisation dont les relations humaines pourraient dès demain constituer un à-côté marginal, voire criminalisable, comme le furent au haut Moyen Âge les réunions des prétendues sorcières. Allons-nous vers «l'espace sans frottement» de Bill Gates? Vers la démocratie domestiquée, et miniaturisée au format d'un appartement?

[...] Depuis les années 1990, les artistes ont mis en formes (ou occupé) la sphère relationnelle, pris comme domaine de référence ou comme matériaux les rapports interhumains, la convivialité ou les conflits, les communautés ou les utopies de voisinage. L'actuelle fortune critique du réalisme spéculatif dans le champ de

l'art semble constituer le signal d'une autre accélération, celle du processus d'évaluation de l'humain. Ce qui fut reproché à l'art relationnel, c'est son anthropocentrisme, voire son « humanisme » déguisé : envisager l'humain comme horizon esthétique et politique, voire étendre son domaine en dialoguant avec l'objet, les réseaux, la nature ou la machine, voilà ce qui apparaît aux yeux de certains comme intenable, ou démodé. Il me semble, au contraire que l'enjeu politique majeur du XXI^e siècle consistera précisément à *remettre de l'humain* partout où celui-ci s'est retiré au profit des automatisations : dans la finance informatisée, dans les marchés livrés à des régulations mécaniques, mais surtout dans les politiques fixées sur le seul horizon du profit, c'est-à-dire le monde du quantifiable. Non pas *en son centre*, car rien ne saurait constituer un centre pour un univers d'êtres en coactivité dans un écosystème partagé, mais au cœur même de ces activités qui n'ont plus d'*humaines* que le nom. Le moléculaire s'attaque ici à ce que Marx nommait *l'automate*, dans le cadre d'une esthétique relationnelle élargie.

Nicolas Bourriaud durant *La Nuit des idées 2021*, Galerie R³ [en ligne] (Capture d'écran : P. Boissonnet)



LE MESSAGE DE LA TRANSFORMATION NUMÉRIQUE

Le 13 mai 1871, Arthur Rimbaud écrit à Georges Izambard :

« C'est faux de dire : Je pense : on devrait dire : On me pense – Pardon du jeu de mots – Je est un autre. Tant pis pour le bois qui se trouve violon, et nargue aux inconscients, qui ergotent sur ce qu'ils ignorent tout à fait¹. »

Je est un autre

Cette intuition surprenante, qui n'a pas fini de faire couler l'encre des gens qui pensent à l'illusion du moi, est un des premiers signes d'une crise épistémologique du sujet toujours en cours. Ce n'est pas le propos d'un schizophrène, mais l'observation d'une psychologie des profondeurs sans doute due aux expériences psychotropiques du poète (drogues et autres à la mode chez bien des écrivains de l'époque).

Derrick de Kerckhove

Invité (Italie)

1. Lettre à Georges Izambard du 13 mai 1871. http://abardel.free.fr/petite_anthologie/lettre_du_voyant_panorama.htm



Derrick de Kerckhove (Photo : M. P. Rossignaud)

Né en Belgique en 1944, ancien directeur du programme McLuhan en culture et technologie, Derrick de Kerckhove est professeur émérite au Département de français de l'Université de Toronto. Il est également l'auteur de *The Skin of Culture* (1995) et de *Connected Intelligence* (1997). Il a obtenu son doctorat (Ph.D.) à l'Université de Toronto en 1974 et un doctorat de 3^e cycle en sociologie de l'art à l'Université de Tours en 1979. Il a été associé au McLuhan Center for Culture and Technology, University of Toronto de 1972 à 1980. Dès 1968, il a travaillé avec Marshall McLuhan, dont il a été l'assistant, le traducteur et le co-auteur pendant une décennie. Tout le long de ses 25 ans à la direction du programme McLuhan, il a fait intervenir l'art et les artistes des nouvelles technologies au programme et dans sa recherche sur les transformations de la culture. Il a été professeur à la Faculté de sociologie à l'Université Federico II à Naples et il est encore professeur à l'Institut Polytechnique de Milan ainsi que directeur de recherche à Institut interdisciplinaire Internet (IN3) à l'Université ouverte de Catalogne à Barcelone. Il vit à Rome où il est le directeur scientifique du mensuel Media Duemila et de l'Osservatorio TuttiMedia.

Pour mieux comprendre l'expression qui, par ailleurs lui est peut-être venue de Taine, il convient de la relier à « on me pense », renversement du *cogito* de Descartes, certes, mais aussi décentrement des processus conscients. Suivant mes recherches sur les effets de l'écriture sur l'épistémologie, ce serait l'alphabet grec, puis romain, soit une représentation complète des sons du langage par l'écrit, qui aurait permis d'intérioriser et de privatiser ce dernier dans le silence de la lecture. Les lecteurs de l'alphabet ont pu, sinon du, changer leur manière de penser, non plus sous forme de représentation d'images mentales suscitées par les contextes, mais de paroles restituées par la suite des lettres. De l'accumulation de paroles silencieuses saisies par l'unité pensante vient le « je », source de conscience dès lors inséparable de l'expérience vécue installée au cœur de la personne individuelle qui se reconnaît comme sujet.

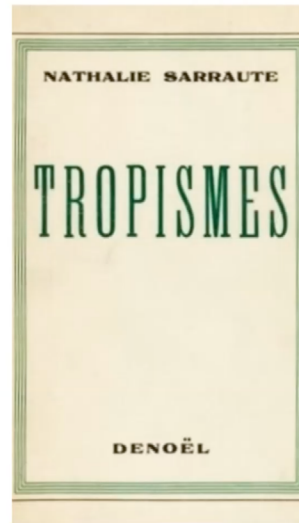
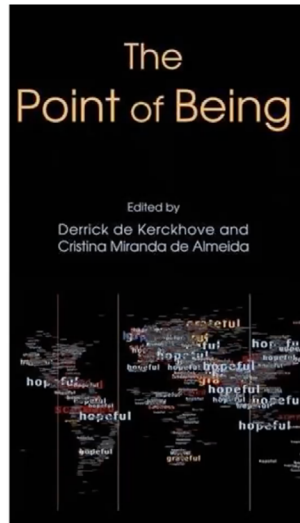
Notre « je » occidental est donc une invention de l'alphabet. C'est une fiction, au mieux une réalité provisoire, un bon cheval, mais qui risque de disparaître, comme l'avait prévu Michel Foucault, aujourd'hui non seulement dans sa dispersion numérique, mais déjà dans son évidement dans les écrans de télévision, « décervelage » bien compris et prévu par Alfred Jarry. L'espace mental se vide à force de déléguer ses contenus aux portables et son jugement à l'intelligence artificielle. Plus nos vies pénètrent dans le virtuel, mieux nous nous en accommoderons parce que la transformation numérique est destinée à supplanter et à gouverner de fond en comble notre héritage alphabétique et à occuper la place que l'évacuation des facultés cognitives laisse dans nos esprits.

« Je est un autre 2.0 »

Même le moi est en train d'émigrer en partie dans notre « jumeau numérique personnel » (JNP) constitué par toutes les informations déjà contenues ne serait-ce que dans nos portables (sans parler de nos innombrables profils au service de la publicité ciblée sur chacun de nous). La transformation numérique frappe au cœur de la personne et semble voler toutes les ressources et les valeurs qui ont été inculquées par la lecture et l'écriture pour contrôler le langage et se posséder. Mais, alors même que l'humanité est confrontée, peut-être pas à une impasse, mais sûrement à une transition massive et encore incertaine vers la numérisation qui devient la nouvelle donne de la culture, il est dorénavant possible de voir les contours de l'autre côté de cette transition. Donc, oui, notre contrôle personnel sur nous-mêmes est en déclin, mais, en échange, notre JNP obtient l'accès à une richesse de nouvelles ressources disponibles pour tous, mais utilisées à titre personnel. Bien entendu, le moi ne disparaîtra pas complètement. Même en étant cajolé, coaché et poussé par des manipulations algorithmiques, le centre de décision reste en partie dans le corps de chaque personne. Mais l'évolution des assistants numériques vers les JNP, en tant que supports visibles de décisions motivées par des processus extérieurs à la personne, amène un nouveau rôle pour le moi. Une sorte de retournement peut se produire. D'un côté, il y a la personne aux compétences et capacités limitées et de l'autre, toutes les connaissances et ressources cognitives du monde, mais difficiles à gérer. Le JNP serait la clé pour négocier nos relations, non pas avec un fournisseur quelconque, Amazon ou Google, mais avec TOUTES les ressources de l'internet, ce qui conduirait à un rééquilibrage des pouvoirs et à servir la personne plutôt que la plateforme. De cette façon, le JNP commence à prendre un sens psychologique et il légitime l'externalisation de l'héritage cognitif de l'alphabétisation. Le jumeau devient l'intermédiaire entre la personne qui sait et ressent et l'internet, qui est, en quelque sorte, le jumeau numérique de la réalité elle-même¹.

1. Texte tiré de la conférence de l'auteur à *La Nuit des idées 2021*.

Passage du point de vue au point d'être



“[D]es mouvements indéfinissables, qui glissent très rapidement aux limites de notre conscience ; ils sont à l'origine de nos gestes, de nos paroles, des sentiments que nous manifestons, que nous croyons éprouver et qu'il est possible de définir”



Derrick de Kerckhov...

LA CONDITION PLANÉTAIRE

Après le passage de l'âge du feu à l'âge du numérique au tournant du millénaire, qui constitue une révolution anthropologique, puis le surgissement violent d'une pandémie mondiale qui nous confronte à une deuxième divergence majeure en moins d'une génération, il ne faut pas nous étonner de la violence des populismes réactionnels à tant de bouleversements qui menacent nos démocraties. Notre conscience est devenue bipolaire. Nous opposons un repli identitaire instinctif à l'émergence de la conscience planétaire qui nous prend de court : un moment anthropologique historique.

Hervé Fischer
Invité (Québec)



Hervé Fischer (Photo : H. Fischer)

Artiste-philosophe multimédia, Hervé Fischer a cofondé la Cité des arts et des nouvelles technologies de Montréal (1985). Il a été directeur de la chaire Daniel-Langlois en technologie numérique et en beaux-arts à l'Université Concordia, concepteur du Media Lab Hexagram, fondateur de l'Observatoire international du numérique à l'UQAM, du Festival Télésiences ainsi que de la Société internationale de mythanalyse. Initiateur de l'art sociologique dans les années 70, du Tweet Art et de la Tweet philosophie dans les années 2000, il a participé à la Biennale de Venise en 1976, à celle de Sao Paulo en 1981, à la Documenta de Kassel en 1982 et son travail a été montré dans de nombreuses expositions solos dans les différents musées nationaux d'Amérique latine, du MAM de Mexico, du MAC de Montréal, du MAM de Céret, du Centre Georges Pompidou (2017). Il est aussi l'auteur de 25 livres sur l'art, sur la mythanalyse, sur le numérique, sur la divergence du futur. Il a publié récemment *L'Âge hyperhumaniste : pour une éthique planétaire* (Éditions de l'Aube, 2020) et *Les couleurs de l'Occident. De la préhistoire au XXI^e siècle* (Éditions Gallimard, 2019).

Il n'est plus possible de ronronner dans le rejet déshumaniste des grands mythes fondateurs de l'Occident, la perte de sens et de valeurs de l'aventure humaine qui en est résultée. Nous sortons de la *condition postmoderne*, jouissive pour les privilégiés, désespérante pour les populations vulnérables de plus en plus abandonnées, et nous entrons dans la *condition planétaire*.

Les nouvelles technologies d'information nous confrontent désormais sans répit au chaos de la planète, induisant anxiété, indignation, empathie, solidarité, engagement, responsabilité : autant d'émotions qui nous assaillent et nous appellent à changer le monde. Certes, nous ne croyons plus à la providence animiste, ni dans celle des dieux ni dans celle de l'économie libérale. Et nous redoutons de plus en plus la providence technoscientifique, quoiqu'en disent les gourous ingénieurs des trans- et posthumanismes. Allons-nous accélérer le pas vers l'apocalypse? Quoiqu'en aient dit les philosophes postmodernes, il n'est pas possible de ne croire en rien. La mythanalyse le postule : pour changer le monde, ce sont les mythes qu'il faut changer, rejeter les mythes toxiques de nos anciennes normalités et célébrer ceux qui peuvent porter notre espoir d'un monde meilleur.

La mythanalyse nous appelle à développer une éthique planétaire, celle des droits fondamentaux universels de l'homme, une utopie souvent rappelée, constamment reniée. L'éthique personnelle et planétaire commence par le respect de la nature que nous détruisions au nom des conquêtes orgueilleuses de l'anthropocène, mais dont la COVID-19 nous rappelle la fragilité létale. Elle nous impose un nouvel humanisme en accord avec notre évolution technoscientifique, l'hyperhumanisme : plus d'humanisme grâce à la multiplication des hyperliens numériques qui nous informent en temps réel et à l'échelle planétaire de tous les drames et scandales qui surgissent sans cesse et partout. Un mythe néguentropique qui nous offre une boussole pour nous mener à bon port à travers le désordre du monde.

Il nous faut apprendre à respecter la Terre, les Hommes, les autres animaux. Aimer la vie, c'est aimer notre Terre mère qui nous a engendrés. L'humanité ne pourra pas sauver sa peau dans un biotope de vie artificielle sur l'une des quatre mille exoplanètes recensées du système solaire. Elle redoutera de plus en plus la dystopie qui résulterait inévitablement de toute condition extrême de survie à laquelle elle se condamnerait en poursuivant sa « normalité » actuelle sur Terre. Elle n'aura donc d'autre choix que de se réfugier dans une utopie humaniste fondée sur le respect de la nature, des animaux, des plantes, de la vie et de l'éthique planétaire, aujourd'hui encore inconcevable face à la domination violente de ses instincts primaires, mais demain repensable dans un consensus partagé par nécessité, qui finirait paradoxalement par lui apparaître comme son heureux accomplissement.

Dans tous les cas de figure, nous en avons assurément fini avec la postmodernité, cauchemar, décadence ou défaite. Mais une question lapidaire émerge, aussitôt exprimée, aussitôt close : pouvons-nous encore croire aux valeurs de l'Occident ? Dans un ethnocentrisme tout aussi scandaleux, peut-on répondre : oui, peut-être, mais comment savoir, alors que le soleil réapparaît encore à l'horizon chaque matin et que l'Occident n'est pas encore advenu. Que sera-t-il ? Quel Occident voulons-nous ? Et quel Occident écrirons-nous ? L'avenir renaîtra-t-il de ses cendres ? Le futur est à l'œuvre dans nos têtes et dans nos mains.

La nature nous a exprimé des signaux de plus en plus dramatiques, qui vont sans aucun doute se multiplier et s'aggraver tandis que nous nous rapprochons d'échéances écologiques tragiques. La science aussi nous avertit que nous dépassons les limites critiques de notre équilibre biologique sur notre planète. Nous ne pouvons plus dire que nous ne savons pas. La nature et la science nous imposent l'urgence. Nous savons ce que nous devons faire pour ralentir le compte à rebours et inverser la pente fatale sur laquelle nous glissons. Pour construire le consensus planétaire qu'exigent les remèdes à cette catastrophe mondiale, les solutions ne peuvent plus être que politiques. Et nous ne parviendrons pas, par-delà la diversité de nos identités, de nos cultures, de nos intérêts immédiats, de nos habitudes de vie, de nos égoïsmes, de nos faiblesses,

à nous accorder sur la mutation de nos gouvernes, sans inventer un nouvel imaginaire planétaire dont nous puissions partager l'horizon.

Il faut donc changer de récit. Aussi longtemps que la crise nous mobilisera sur le bord du gouffre, nous serons accessibles à des valeurs planétaires, nous serons capables d'imaginer ensemble une nouvelle étape de notre aventure humaine.

Un ministre de l'action humanitaire dans le gouvernement de chaque pays ne suffira plus. C'est globalement dans chaque pays, en orchestrant planétairement nos politiques, au rythme du même métronome battant la mesure de l'urgence, que nous pouvons espérer franchir l'écueil auquel nous sommes confrontés et tracer un nouveau chemin humain au-delà.

Je suis un utopiste hyperhumaniste. Je l'assume, non seulement comme un vœu pieux, mais comme une contrainte planétaire. Et je conçois l'utopie hyperhumaniste comme un désir d'humanité, l'accomplissement de l'Homme sur la planète Terre. Ce ne sera pas sans travail, sans douleur, ce ne sera pas de l'autre côté de l'océan, ou ailleurs dans l'univers, mais il nous faut accoucher un nouveau monde sur cette planète Terre. Et cette fois, la meilleure des sages-femmes à elle toute seule n'y pourra rien : c'est l'humanité tout entière qui doit s'accoucher elle-même, d'un commun effort, avec le sourire d'un futur¹.

1. Texte tiré de la conférence de l'auteur à *La Nuit des idées 2021*.



il n'y a pas de progrès
en art

mais l'art change
le monde

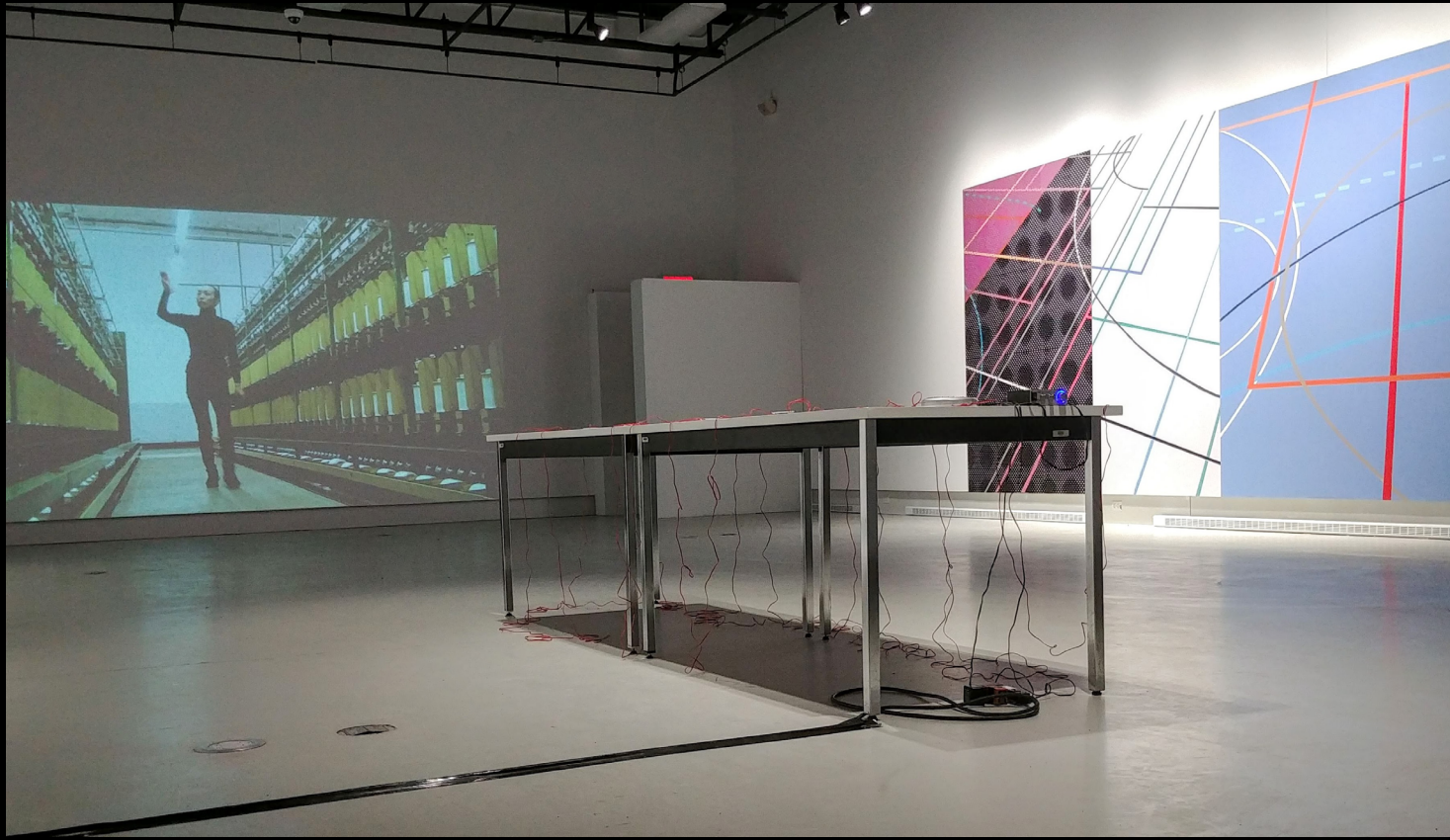
h.fischer 2018





2021-01-28

Écho du son, vue de l'installation de Bernard Pourrière à la Galerie R³, janvier 2021 (Photo : S. Boulay)



DIALOGUES SONORES

Avec *Dialogues sonores*, Bernard Pourrière et Colette Colomb ont développé un projet à distance pendant les mois de confinement, par écrans et par microphones interposés, dans lequel ils ont essayé de détourner les paramètres que l'informatique impose. Le travail, basé sur l'échange, impliquait une écriture numérique hybride pouvant associer des médias visuels, sonores et physiques, avec l'utilisation d'outils informatiques. Cette connectivité numérique a mis à jour les possibilités d'ubiquité. Cela a imposé une nouvelle temporalité qui questionne le corps, le geste, le mouvement et la performance dans la création sonore. Il s'agissait de mettre en place de nouveaux usages du réseau par un travail artistique plus collectif et interdisciplinaire tout en repensant la place du spectateur, de l'artiste et de l'institution¹.

1. Texte tiré de la présentation du projet des artistes à *La Nuit des idées 2021*.

Colette Colomb et Bernard Pourrière
Invités (France)



Colette Colomb (Photo : S. Oliviero)

Colette Colomb

Artiste sonore, Colette Colomb est en perpétuelle création, traversant des espaces divers. Étant chanteuse de jazz, l'improvisation vocale s'est de suite imposée à elle comme un espace de dialogue, de recherche de sons avec la voix, le corps et la matière. S'adressant au très jeune public, elle crée des pièces sonores éphémères, des installations interactives, des spectacles et des musiques expérimentales vocales. En tant que musicienne-performeuse, son langage évolue vers des propositions artistiques de l'ordre de performances sonores en collaboration avec le plasticien Bernard Pourrière.



Bernard Pourrière (Photo : B. Pourrière)

Bernard Pourrière

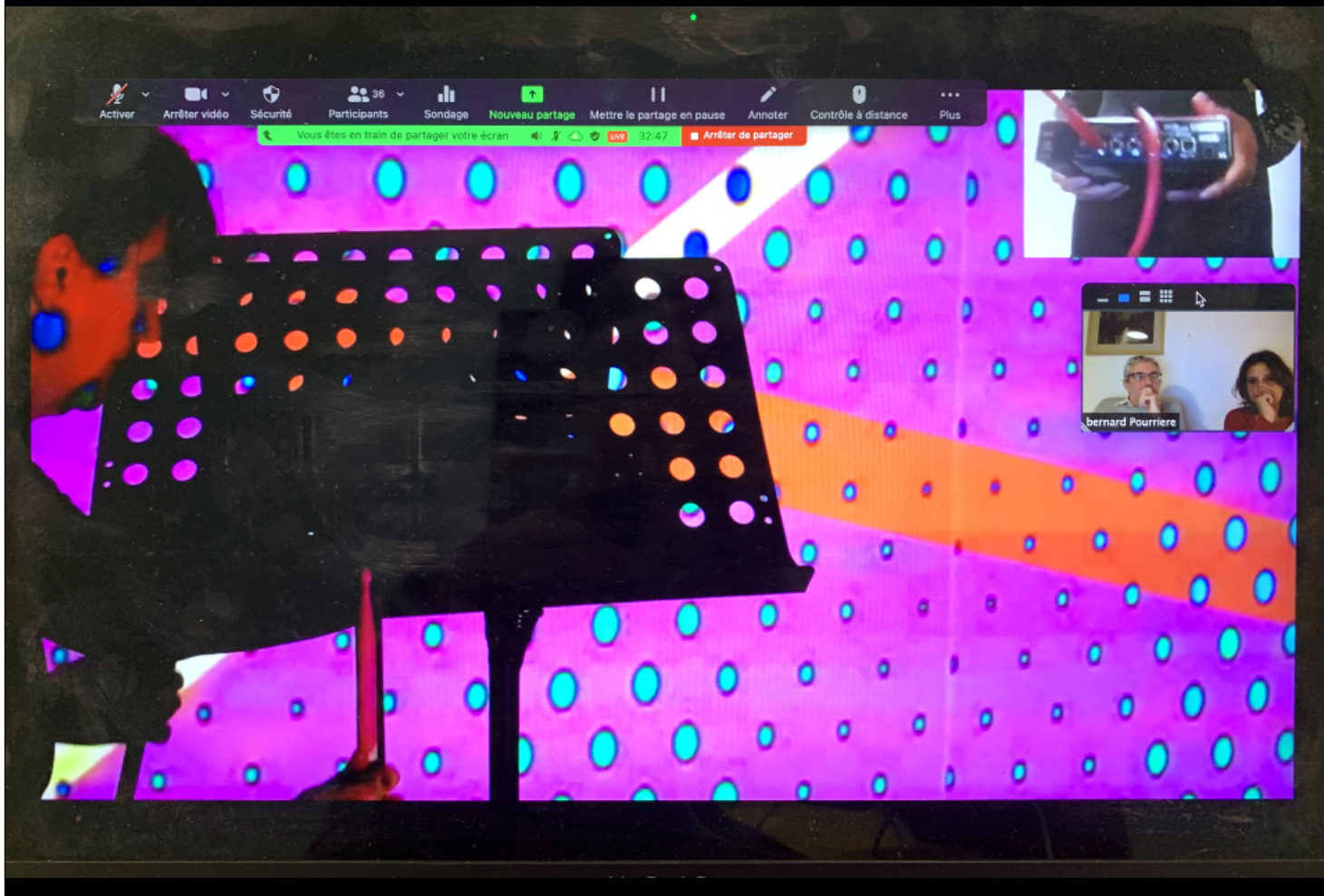
Diplômé de l'École d'art d'Aix-en-Provence, Bernard Pourrière vit et travaille à Gardanne. Il enseigne à l'Université d'Aix-Marseille I. Depuis près de 20 ans, il présente régulièrement ses travaux dans des galeries et des centres d'exposition en France et en Europe, notamment à la Galerie Karima Célestin de Marseille, au Loop Art Fair de Barcelone en Espagne, à la Galerie Depardieu de Nice et à l'Espace pour l'Art d'Arles en 2014. En tant qu'artiste d'arts visuels et médiatiques, il a aussi collaboré avec des danseurs, des chorégraphes et des musiciens dans le contexte de performances et de créations sonores. Il a de plus bénéficié de nombreuses résidences d'artistes en France et en Chine, qui ont contribué au développement de sa démarche.



2021-01-28 15:19:05

Colette Colomb et Bernard Pourrière, *Dialogues sonores*, Galerie R³ [en ligne] (Capture d'écran : P. Boissonnet)

Colette Colomb et Bernard Pourrière, *Dialogues sonores*, Galerie R² [en ligne] (Capture d'écran : P. Boissonnet)



TYMPANISER L'ESPACE

Tympaniser l'espace est un projet inédit qui implique d'occuper l'espace par « une casse oreille », laquelle brise le silence et s'inscrit dans une démarche accordant une place distinctive aux arts du geste ainsi qu'aux productions appuyées par les nouvelles technologies. Dans ce projet, la production du son est réalisée par la capture des mouvements du corps d'artiste devant la caméra et la traduction directe de ces mouvements par un bruit. La spatialisation de ce bruit repose sur un dispositif installatif qui permet au public de déambuler à travers différentes zones sonores où se développe une superposition de forces acoustiques parmi d'autres nombreux bruits. Ce projet évoque le pouvoir de la communication dans la société moderne dans laquelle le bruit de la masse commence avec le mouvement individuel. Visuellement, les haut-parleurs placés dans l'espace de la Galerie R³, où a eu lieu l'événement, personnifient l'humanité qui, même quand elle est arrêtée dans son élan, peut continuer d'agir et d'affirmer sa présence en amplifiant la force de sa petite voix.

Slobodan Radosavljević
Invité (Québec)



Slobodan Radosavljević (Photo : B. Kopecki)

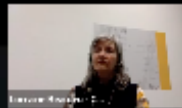
Originaire de Sarajevo en Bosnie, Slobodan Radosavljević s'installe en 1996 au Canada. Après avoir fait ses études en arts plastiques à Sarajevo, il devient bachelier en communication graphique et titulaire d'une maîtrise en multimédia de l'Université Laval. Fondateur de la compagnie en communication technologique Boite Bleue, il vit et travaille dans le milieu artistique et corporatif du Québec. Chargé de cours au Département de Philosophie et des arts de l'Université de Québec à Trois-Rivières depuis 2009, il enseigne dans le programme des nouveaux médias. Actuellement au doctorat sur mesure en Arts visuels et architecture de l'Université Laval, il est également membre du Groupe URAV – Groupe universitaire de recherche en arts visuels et du GRAP – Groupe de recherche en ambiances physiques. Il est récemment devenu membre actif au sein du BHAAAS.

Remerciements particuliers à La Chambre Blanche, ainsi qu'à Joël Marchand, Gabriel Mondor et Olivier Ricard pour la réalisation technique de l'œuvre.



Slobodan Radosavljević, Tympaniser l'espace, Galerie R² [en ligne] (Photo : P. Boissonnet)

Slobodan Radosavljević, *Tympaniser /espace*, Galerie R³ [en ligne] (Photo : P. Boissonnet)



FUSION /
DÉBORDEMENT /
PRÉCOGNITION

La pensée créatrice s'empare parfois de phénomènes de précognition et rend visible des images issues de l'inconscient. Elle dissout alors les frontières, dilate et rétrace la spatialisation et la temporalité des univers mondains dans une virtualité où hallucinations et réalité fusionnent. L'installation interactive *Débordement*, exposée à La loge à Saint-Jean-sur-Richelieu en 2019, et la vidéo *Cold Fusion, Escaped Space*, diffusée au FusionArt Museum à New York en 2008, présentée à *La Nuit des idées* sous forme de performance-vidéo, témoigne de ce phénomène de distorsion temporelle et spatiale d'une pensée, sinon d'une éruption du futur dans le présent, concentrée autour d'un « je » devenu multiple et ubiquiste, faisant advenir les spectres d'une pandémie lointaine.

Christine Palmiéri
Invitée (Québec)



Christine Palmiéri (Photo : C. Palmiéri)

Christine Palmiéri est artiste, critique d'art et poète. D'origine française, elle est née au Maroc et vit au Québec depuis plusieurs années. Ses installations multimédias ont été exposées au Canada et à l'international. Parmi ses expositions, notons celles présentées au Musée de la Ciudad de Queretaro (Mexique), du CraneLab (France), du Musée national des beaux-arts du Québec, du Grave et d'Expression (Québec). Elle possède un doctorat en Études et pratiques des arts de l'Université du Québec à Montréal et elle est directrice de la revue sur les arts numériques *Archée*. Elle a également dirigé des dossiers dans de nombreuses revues et plusieurs collectifs en plus d'avoir publié récemment dans la revue *LIGEIA* et coordonné plusieurs collectifs. Elle est également professeure associée au Centre interuniversitaire des arts méditerranéens (UQAM). Son travail de recherche porte sur les mutations du corps. En tant que poète, elle a publié un recueil de poésie aux *Écrits des Forges* (Trois-Rivières, 2000), à l'*Hexagone* (Montréal, 2011) et plus récemment, une suite poétique dans la revue *Serta* (Madrid, 2020), *Les Écrits et Exit* (Montréal, 2020).

La première production porte sur les cataclysmes, et en particulier sur une crue des eaux de la rivière au bord de laquelle j'habite à Saint-Jean-sur-Richelieu. La seconde, diffusée à New York, concerne la notion de fusion et d'espace fuyant dont le tournage a été réalisé à bord d'un avion. Devant la pandémie qui angoisse le monde actuellement, ces deux productions font office de signes prémonitoires. Comme si des visions issues de mon inconscient s'étaient projetées dans le futur et, dans un basculement de l'espace-temps, le futur et le passé en fusion étaient devenus réalité. Comme si, dans une contraction ou une dilatation temporelle, les territoires et les gens s'étaient rapprochés et éloignés en même temps, nous faisant apparaître le proche lointain et le lointain très proche, nous déstabilisant, nous unissant dans des élans de solidarité, mais aussi nous divisant par des manifestations agressives.

C'est à partir de questions que posent ces bouleversements spatio-temporels et socio-psychiques, dont témoignent mes productions, que j'ai conçu cette performance-vidéo-poétique d'une durée de 10 minutes et 14 secondes, incluant la vidéo *Cold Fusion*. La production intitulée *Débordement* comprend 30 impressions numériques de 62 cm x 92 cm et une installation incluant des artefacts, une vidéo et des peintures¹.

1. Texte explicatif de la performance-vidéo de l'artiste à *La Nuit des idées 2021*.

Christine Palmiéri, *Fusion / Débordement / Précognition*,
Galerie R³ [en ligne] (Photo : C. Palmiéri)



Christine Palmiéri, *Fusion / Débordement / Précognition*, Galerie R3 [en ligne] (Photo: C. Palmiéri)



ART ÉCOSPHÉRIQUE :
DE L'ANTHROPOCÈNE...
AU SYMBIOCÈNE
L'expérientiel 3

Le lancement d'*Art écosphérique : de l'anthropocène... au symbiocène* n'aurait pu trouver une meilleure rampe de lumières que La Nuit des idées à la Galerie R³ de Trois-Rivières. Paru en 2021 dans la collection «Mouvements des savoirs» chez L'Harmattan, cet essai complète la trilogie *L'expérientiel*, inaugurée par *Art immersif, affect et émotion* (2019) et suivie d'*Émersivité du corps en alerte* (2020).

Tout d'abord, *Art immersif, affect et émotion* interroge ce qu'il se passe lorsque le corps baigne dans un champ d'affects — forces, qualités et intensités — et d'émotions. Pour naviguer dans ces courants, la démarche transformationnelle de Louise Boisclair s'ancre dans le récit expérientiel d'œuvres immersives et interactives, celles de Stern et Manning, Horsthuis, Lucas, K. Dubois, J. del Val, SenseLab, Béland, Fleischer. Au contact de chaque œuvre, le corps devient autre. Par la suite, il peut approfondir son immersion grâce à des notions puisées dans la philosophie de l'expérience, la théorie de l'affect et les sciences affectives.

Louise Boisclair
Invitée (Québec)



Louise Boisclair (Photo : L. Boisclair)

Chercheuse, conférencière, critique d'art (AICA-Canada) et essayiste, Louise Boisclair vit à Montréal. Elle détient un doctorat transdisciplinaire en sémiologie de l'Université du Québec à Montréal (MAGG) et un postdoctorat de l'Université de Montréal. Ses recherches portent sur l'expérience esthétique immersive et interactive, climatique et traumatique, dont le corps est le pivot central. Elle a prononcé plusieurs conférences, publié de nombreux articles et chapitres de livre et collaboré régulièrement avec la revue québécoise sur les arts médiatiques *Archée*. Chercheuse engagée auprès des artistes et des conditions d'émergence de leurs pratiques contemporaines, Louise Boisclair a récemment publié *L'installation interactive : un laboratoire d'expériences perceptuelles pour le participant-chercheur* (PUQ, 2015), *Art immersif, affect et émotion* (L'Harmattan, 2019) et *Émersivité du corps en alerte* (L'Harmattan, 2020). *Art écosphérique : de l'anthropocène... au symbiocène. L'expérientiel 3* (L'Harmattan, 2021) complète cette trilogie. Sa nouvelle recherche entrecroise vibration, résonance, corps et son. Autoéditrice de textimages, Louise Boisclair enseigne également le tai-chi.

Pour sa part, *Émersivité du corps en alerte* plonge dans des situations critiques de la vie, l'art de l'existence. Que peut un corps en alerte, lorsque plaqué au sol par une chute brutale lors d'une tempête de neige, incubé en néonatalogie après une naissance prématurée, frigorifié lors d'une excursion par temps glacial? Que signifient les émergences, c'est-à-dire des images, des sons, des sensations qui traversent du corps vivant au corps vécu? Dès lors, l'attention s'immisce dans des zones corporelles subconscientes. Le récit expérientiel, autocentré ou hétérocentré, ancre le connaître dans le corps vivant. Et alors l'expérience vécue revêt une qualité esthétique.

Enfin, dans une triple immersion, terre, vie et œuvre, *Art écosphérique : de l'anthropocène... au symbiocène* examine la cohabitation, risquée, entre la planète et nous, mais révélatrice, entre l'art et l'écosphère. Que peut-on faire pour améliorer la situation planétaire? Ni écologue, ni activiste, ni permacultrice, l'auteure propose des pistes de réponse dans cet essai. Après l'exposition des enjeux planétaires, *Art écosphérique* invite une *immédiation* dans une centaine d'œuvres d'art. En évoquant les pionnières Denès, Johanson et Damon, et les œuvres *Anthropocene* de Burtynsky, Baichwal et Pencier, *Aerocene* de Saraceno et *Ice Watch Paris* d'Eliasson, l'essai introduit l'art écosphérique. En lien avec la terre, l'air, l'eau et le feu, sont alors explorées les œuvres d'Abenavoli, AElab (Trudel et Claude), Aubé, Beaulieu, Boissonnet, Calon, Dumas, Fournier, Hébert, Hall'Makwanda, Larin, Parant et Quévillon, de même que des dizaines d'autres. Cette triple immersion alimente un dialogue inspirant, entre critique, résistance et utopie. Le chapitre final *Manifeste pour l'à venir* projette une esthétique écosphérique, sur fond écosophique : c'est-à-dire une esthétique qui favorise le renouvellement des conditions de la vie sur Terre¹.

1. Texte tiré de la présentation de l'auteure lors du lancement du livre *Art écosphérique : de l'anthropocène... au symbiocène* à La Nuit des idées 2021.

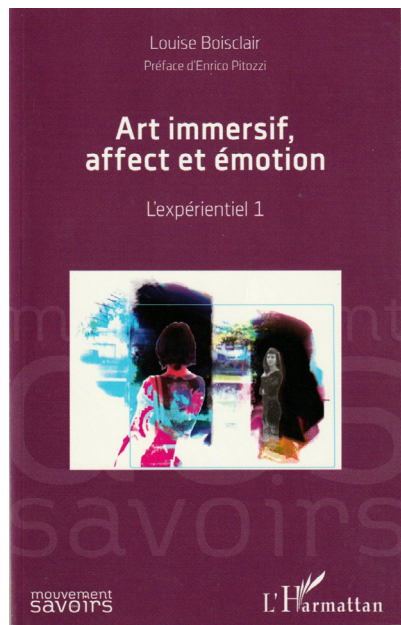


Image de couverture : *Chair de lumière* de Marjolaine Béland

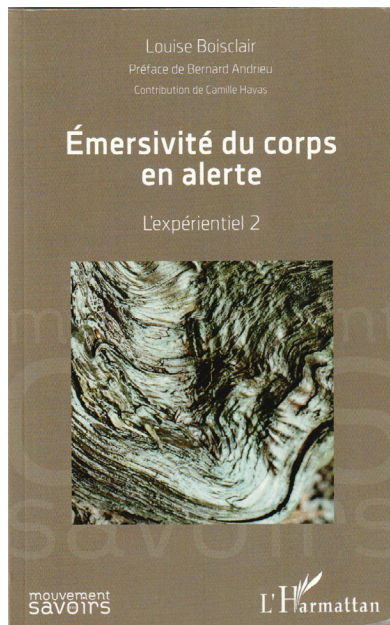


Image de couverture : *Série Peaux* de Camille Havas

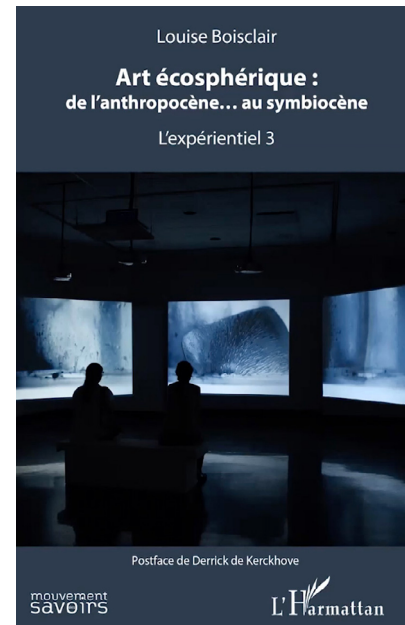


Image de couverture : *Defrost* de François Quévillon

À PROPOS DU GROUPE URAV ET DE LA GALERIE R³ DE L'UQTR

Le Groupe URAV est un regroupement de créateurs et enseignants universitaires en art contemporain, développant divers axes de recherche autour des questions d'espaces partagés et de co-créativité, par le biais de partenariats internationaux autant que nationaux avec le milieu culturel, artistique et universitaire.

La Galerie d'art R³ est un lieu de diffusion de l'art actuel dédié à la diffusion de pratiques innovantes d'artistes de carrière et de jeunes chercheurs-créateurs, oeuvrant dans diverses disciplines.

Situés à l'Université du Québec à Trois-Rivières, le Groupe URAV et la Galerie R³ se sont associés pour la production de cette Nuit des idées 2021.

Commissaires

Lorraine Beaulieu

Artiste multidisciplinaire, Lorraine Beaulieu développe des projets de création liés aux pratiques en eco-art. De 2015 à 2021, elle a coordonné les activités de diffusion de la Galerie R³ et, de 2019 à 2021, elle a géré la Collection d'œuvres d'art de l'UQTR. Connue pour son travail réfléchissant aux liens entre l'humain et son environnement, elle a exposé au Canada, en Europe, aux États-Unis, en Argentine et en Colombie. Impliquée dans son milieu culturel, elle agit aussi comme commissaire indépendante depuis 2011 et collabore ponctuellement avec le Groupe URAV dans le cadre de divers projets collectifs.

Philippe Boissonnet

Originaire de France, Philippe Boissonnet est artiste et professeur titulaire à l'Université du Québec à Trois-Rivières depuis 1993. Diplômé de l'Université Paris-Sorbonne (DEA, 1987) et de l'Université du Québec à Montréal (Ph.D., 2013), il dirige depuis 1996 le Groupe URAV-Groupe universitaire de recherche en arts visuels pour lequel il coproduit plusieurs expositions, publications et événements internationaux dont *La Nuit des idées*. En 1998, il reçoit le prix de la Shearwater Foundation for the Holographic Arts (États-Unis), puis, en 2018, le prix de la Hologram Foundation (Paris). Connu pour ses recherches en installations holographiques et lumineuses, il a exposé en groupe et en solo au Canada, aux États-Unis, en Europe, en Australie, au Japon, en Chine, au Brésil, et en Argentine.



Lorraine Beaulieu et Philippe Boissonnet

Lorraine Beaulieu et Philippe Boissonnet sont les co-organiseurs de *La Nuit des idées* en 2020 et 2021 à la Galerie R³ de l'UQTR, sur une initiative du Consulat général de France à Québec et de l'Institut de France.

Stagiaires en communication



Marion Vallerand (Photo : L. Beaulieu)



Samuel Bouchard (Photo : L. Beaulieu)



Stéphanie Boulay (Photo : M. Vallerand)

Modératrice et éditorialiste



Karine Bouchard (Photo : C. Trudel)

Ayant complété son doctorat (Ph.D.) à l'Université de Montréal, Karine Bouchard est historienne de l'art et commissaire indépendante. Elle occupe actuellement le poste de codirectrice générale et artistique de la revue *Le Sabord* et elle enseigne à l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR). Ses travaux théoriques concernent l'apport actuel des éléments du sonore et de la musique dans les expositions du musée d'art et, plus précisément, l'évaluation de son impact sur les pratiques d'écoute du visiteur par le biais de questionnements phénoménologiques et sociopolitiques. Karine Bouchard a notamment publié dans *Marges, revue d'art contemporain* (France), dans l'*ARSC Journal* (États-Unis), dans *Circuit — Musiques contemporaines* et collabore en tant que critique d'art à différentes revues culturelles québécoises.

TROIS-RIVIÈRES



QUÉBEC

Commissaires : Philippe Boissonnet et Lorraine Beaulieu
Modératrice et éditorialiste : Karine Bouchard
Graphisme : Ariane Lebeau

Illustrations (NDI) : Julien Dallaire-Charest

Responsable aux communications : Marion Vallerand
Aide à la promotion (réseaux sociaux) : Samuel Bouchard et Stéphanie Boulay

ISBN : 978-2-9816664-8-2
Éditions Groupe URAV (UQTR)

Dépot légal BanQ et BNC: 1^{er} trimestre 2022
Imprimé par Géographik, Trois-Rivières (Québec, Canada)

Remerciements

Les Fonds institutionnels de recherche (UQTR), l'équipe de la Galerie R³ et le Groupe URAV de l'UQTR, la Maison de la littérature, le Consulat général de France à Québec, l'Institut français et plus particulièrement les artistes, conférenciers et conférencières invités.





LA NUIT DES IDÉES
PROCHES

28/01/21